

dant le jour, bien qu'elles fussent alors invisibles. Il s'en approcha, elles s'éloignèrent. Il s'arrêta, pensant que les flammes reviendraient à la place d'où elles étaient parties aussitôt que l'agitation de l'air causée par son mouvement aurait cessé ; effectivement il les vit revenir graduellement vers lui. Ne pouvant les attendre, il essaya d'y allumer un morceau de papier, mais il les vit fuir encore, chassés sans doute par sa respiration. Il mit alors son mouchoir sur sa bouche, et cette fois réussit mieux : le papier était roussi et couvert d'une humidité visqueuse ; il recommença avec un papier plus étroit, et cette fois il parvint à l'allumer. Il avait donc acquis une preuve matérielle et irrécusable que les feux follets ne sont ni des insectes, ni des vapeurs phosphorescentes lumineuses, mais bien une flamme réelle produite par la combustion d'un gaz inflammable.

Il essaya ensuite d'éteindre ces lumières en suivant la flamme à mesure qu'elle fuyait ; en effet, il les chassa de cette façon si loin du marais, que le courant de gaz, aminci pour ainsi dire comme un fil, se rompit et la flamme s'éteignit ; mais quelques minutes plus tard elle reparut au-dessus des bulles de gaz, sans qu'il semblât qu'elle fût allumée par aucune des autres flammes, dont il y avait abondance dans le vallon. — Il répéta plusieurs fois cette expérience avec le même résultat. Au point du jour, les lumières lui parurent se rapprocher de terre, puis elles pâlirent par degrés, et enfin s'évanouirent tout-à-fait.

A la tombée de la nuit suivante, le major retourna à son poste ; il fit du feu sur le bord du vallon, afin de pouvoir essayer d'enflammer le gaz. A cet effet, il éteignit d'abord la flamme comme il avait fait précédemment, et courut vite à la source des bulles d'air avec une torche qu'il en approcha. Ceci produisit instantanément une espèce d'explosion assez bruyante, sur une surface d'environ trois mètres de diamètre, puis une lumière parut à deux ou trois pieds au-dessus du sol, rouge d'abord et bleuâtre ensuite ; elle était agitée de mouvements irréguliers. Il ne restait donc plus de doutes que ces flammes errantes sont produites par les gaz inflammables des marais. Le major Blesson pensa aussi, non sans apparence de raison, que ces météores pourraient bien être la cause des incendies spontanés qui éclatent quelquefois dans les forêts.

—:—

Tenez-vous en infailliblement à la vérité ; mais en exprimant la vérité, il faut que ce soit de manière la plus agréable possible. La vérité, c'est la toile ; la manière de la dire, c'est le cadre qui l'orne et qui la fait ressortir.

LE CHATEAU DES VIERGES.

I

Un soir de juillet, par le plus magnifique coucher de soleil que l'on ait admiré à la mer, maître Black, capitaine d'armes à bord de la corvette la *Claymore*, était assis sur l'une des caronades de l'avant, racontant ses merveilleuses campagnes de l'Inde devant un groupe de matelots qui s'était formé autour de lui, quand le novice, placé en vigie sur les barres du petit perroquet, cria :

— *Terre ! terre ! Montagnes d'Ecosse !*

Maître Black interrompit son récit, se dressa vivement sur la caronade et, ayant tiré de la poche de sa veste à boutons dorés une petite longue-vue, il la dirigea vers le point indiqué par la vigie.

— Eh bien ! maître, le novice a-t-il dit vrai ? s'écrièrent à la fois les matelots.

— Eh ! eh ! mes enfants ! fit maître Black ; il y a là-bas, sous le vent, comme un nuage noir et il se pourrait...

— *Montagnes d'Ecosse ! montagnes d'Ecosse !* cria de nouveau le novice.

— Oui, ma foi, le gars a de bons yeux, reprit le vieux marin, voilà bien le *Pic des Géants*, comme l'appellent nos montagnards ; demain nous serons à Edinbourg. Allons ! enfants, poursuivit-il en sautant sur le pont, un vivat en l'honneur de notre vieille Ecosse.

Mille cris, mille acclamations de joie accueillirent les paroles de maître Black, et l'on vit la corvette dont les voiles, fcondées par le souffle d'une brise légère, se dessinaient en contours gracieux éclairés par les derniers rayons du jour, relever et abaisser sa jolie pouline, comme si elle eût voulu elle-même saluer la terre de la patrie.

Bientôt la nuit naissante commença à brunir la surface des eaux. Les acclamations cessèrent. L'écho ne redit plus : *Montagnes d'Ecosse !*

Ces montagnes chéries, dont tous les souvenirs venaient de rentrer dans l'âme de ces braves marins, avaient disparu dans l'ombre. Alors seulement, ils sortirent leurs hamacs des bastingages et descendirent à l'entrepont.

II.

A demi couché sur le banc de quart, le jeune Arthur Macdonald, capitaine de la *Claymore*, aspirait avec insouciance la fumée du tabac embaumé de la Havane. Il n'avait pris aucune part à la joie commune. Habitué depuis longtemps à voir dans l'Océan son unique patrie, la terre l'attristait. Ah ! c'est qu'après trois ans d'absence, une sœur, une mère ne l'attendaient pas au rivage, les bras ouverts pour qu'il y puisât la vie. C'est qu'aucun cœur ne devait

s'émouvoir au plaisir de sa présence !... Il était orphelin, seul au monde.

Possesseur d'un grand nom et d'une grande fortune, lord Macdonald aurait pu prétendre, sans doute, à la plus haute position sociale ; mais, pendant le peu de temps qu'il avait vécu à la cour, il s'était promptement fatigué de voir sans cesse le vice doré en honneur, le mérite modeste en oubli, l'égoïsme sous le masque de l'amitié, la perfidie sous des semblants d'amour, et il avait lui à son bord, préférant au bruit du monde le vague de cette nature mystérieuse, au milieu des mers, qui élève et agrandit la pensée, soit qu'elle apparaisse dans le murmure de la brise, soit qu'elle se révèle dans les éclats de la tempête.

C'était donc avec chagrin qu'Arthur voyait arriver le terme de son long voyage ; aussi n'avait-il pas bougé de son banc de quart. Il contemplait en silence le ciel bleu, parsemé de paillettes d'argent qui, reflétées dans les ondes, roulaient avec la vague transparente ; il écoutait avec une sorte d'ivresse le bruissement du sillage de sa jolie *Claymore*, lorsque, vers le milieu de la nuit, surpris de sentir quelques mouvements irréguliers dans sa marche, il tendit la main au vent, réfléchit une minute, tourna la tête et aperçut derrière lui une troupe de nuages sombres et filandreux qui semblait autant de spectres prêts à fondre sur la corvette.

Le capitaine se leva et saisit son porte-voix.

— Tout le monde sur le pont, chacun à son poste et qu'on veille partout, s'écria-t-il ; puis, après avoir commandé de mettre le petit hunier aux bas ris, de tout amener, tout serrer de l'arrière, il se porta de sa personne sur l'avant du bâtiment.

Au bout d'un quart d'heure, l'obscurité s'épaissit à tel point que l'habitude seule guide les matelots vers les cordages nécessaires à la manœuvre ; la mer mugit, le vent siffle horriblement, les vagues s'amoncellent et se remplacent avec une effrayante rapidité ; un bruit sourd, semblable à celui d'une machine qui se détraque, retentit au loin, gronde, approche porté sur des montagnes d'écume et presque au même instant une explosion terrible lui succède. C'est la bourrasque qui tombe à bord, se cramponne au navire, le plonge dans l'abîme pour l'enlever au-dessus de la lame et le replonger encore, le couche sur un côté, le laisse se relever, le ressaisit et le renverse de l'autre, comme un monstre se réjouit de tourmenter sa proie avant de la dévorer.

(A continuer)

—:—

Le comble de la longévité : Mourir à Milan.